pier, tuer si bon lui semblait, sans que la loi eût à intervenir.

Cette monstruosité avait disparu peu à peu dans les premiers siècles de notre ère, grâce à la diffusion bienfaisante des principes chrétiens. L'Eglise avait ainsi, sans secousse, sans révolution, résolu la question sociale de l'antiquité.

Et puis un jour vint, où la foi s'affaiblit, où les mœurs se relâchèrent; l'amour du lucre entraîna des chrétiens à ressusciter, à l'égard des populations nègres, cette iniquité païenne de l'esclavage.

En Amérique, en Afrique, nos nationaux eurent des esclaves. Ce n'est qu'en 1848 qu'une loi vint proscrire dans nos colonies cet odieux abus.

Il n'y a guère plus de trente ans, l'esclavage fleurissait encore dans la partie méridionale des Etats-Unis; la population se composait en grande partie de planteurs de coton, qui faisaient exploiter leurs immenses territoires par des esclaves, et n'avaient rien tant à cœur que de maintenir une institution sur laquelle était basée leur fortune.

Le Sud de la République avait eu d'ailleurs, jusque vers 1860, une prépondérance politique très marquée sur le Nord. C'était presque toujours cette région qui fournissait aux Etats-Unis leurs présidents et leurs hauts fonctionnaires.

Mais voilà qu'en 1860, un homme du Nord, un abolitionniste convaincu, du nom d'Abraham Lincoln, est élu à la Présidence de la République. C'en est fait de la puissance des Etats du Sud; leur privilège politique leur est arraché; la menace de l'affranchissement des esclaves est un danger pour leurs intérêts matériels. Alors la Caroline du Sud, le Mississipi, la Louisiane, le Texas se mettent en insurrection contre le Gouvernement légitime et déclarant qu'ils vont former un état séparé avec Richmond pour capitale; ils élisent président un des leurs, Jefferson Davis.

C'était s'exposer à de terribles représailles; c'était allumer une guerre civile épouvantable dans la République des Etats-Unis; c'était compromettre l'œuvre de Franklin. Et cela, pour maintenir une institution surannée et condamnée par la civilisation!

Pendant cinq années le sang coula sur les champs de bataille; et les nègres, qui avaient eu tant à souffrir de leurs maîtres, profitèrent du trouble pour chercher à conquérir leur indépendance par la force. Il y eut des soulèvements formidables parmi la population noire. Les esclaves se livrèrent à des actes de férocité inouïe, massacrèrent les femmes et les enfants de leurs maîtres, pour se venger des blancs qui trop souvent leur arrachaient leurs épouses ou leurs fils pour les vendre au marché comme du bétail.

Les Sudistes s'étaient soulevés pour conserver leurs richesses: l'expérience leur prouva qu'ils auraient eu tout à gagner à accepter la situation telle qu'elle était, et à laisser s'accomplir pacifiquement l'abolition de l'esclavage. Les temps troublés ne sont jamais propices à l'agriculture. Les insurgés en firent la dure expérience; pendant plusieurs années, la récolte du coton fut presque nulle.

Et pouvait-il en être autrement? Ces planteurs, obligés d'aller sur le théâtre de la guerre, avaient bien d'autres soucis que de s'occuper de leurs cultures. Les esclaves, qui ne se sentaient plus surveillés, négligeaient les travaux des champs... quand ils ne se révoltaient pas.

Et puis, c'était bien du coton qu'il s'agissait alors! Ne fallait-il pas pourvoir au plus pressé, employer les bras disponibles à cultiver du blé pour assurer à tous la nourriture? D'ordinaire, c'était le Nord de l'Amérique qui fournissait les céréales; le Midi ne vivait guère que de son coton. Mais à présent, une barrière infranchissable séparait les deux régions.

Aussi, fut-elle terrible cette crise cotonnière; car les effets ne s'en firent pas seulement sentir en Amérique. Aujourd'hui, les peuples sont tous solidaires les uns des autres; l'Europe ne peut se passer du Nouveau-Monde; la disette de coton dût forcément amener une crise industrielle en Europe, par suite du défaut de matière première.

Le premier résultat de cette disette fut nécessairement la hausse du prix du coton. Aussitôt, le marché fut encombré de spéculateurs, qui, en achetant et en revendant suivant les fluctuations du cours, acquirent des sommes considérables. Il se vendit dans les Bourses cinquante fois plus de coton qu'il n'en existait réellement; ce jeu eut naturellement pour effet d'élever encore le prix de la marchandise, au grand détriment des manufactures européennes.

Aussi, qu'arriva-t-il? De nombreuses usines du Lancashire durent fermer, et des milliers d'ouvriers furent, faute de travail, jetés sur le pavé. Il fallait à tout prix conjurer la crise. Un seul moyen s'ouvrait à l'Europe aux abois, c'était de trouver un autre marché d'approvisionnement. On dut donc abandonner les cotons américains, et se tourner du côté de l'Asie; l'Hindoustan profita pendant plusieurs années de cette circonstance heureuse pour elle, et ce fut lui qui alimenta en grande partie, pendant toute la durée de la guerre de Sécession, les manufactures européennes.

Puis, quand la lutte se fut terminée, à l'avantage des Etats du Nord, l'esclavage se trouva aboli dans la grande République Américaine. Contrairement à l'opinion des planteurs du Midi, le travail libre donna des résultats inespérés, et en peu d'années les Etats-Unis reconquirent tout le terrain qu'ils avaient perdu. L'Inde, un instant prospère, dut baisser de nouveau pavillon.

Le roi-coton, comme disent les Américains, est donc redevenu la grande richesse des Etats du Sud.

Les progrès réalisés en Amérique ont toutes chances pour se développer encore. Il existe aux Etats-Unis d'immenses terrains, non encore exploités, très fertiles et fort aptes à la culture du cotonnier, grâce à la douceur du climat.

Le coton récolté en Amérique est fort recherché; il appartient à la catégorie dite *longues-soies*, dont les brins dépassent 25 millimètres.

Si le Nouveau-Monde a supplanté l'Orient, premier berceau du coton, il ne l'a pas ruiné cependant; l'Inde fournit encore des produits estimés. Mais, si l'Amérique est le pays de la marche en avant, l'Asie est celui de l'immobilité. L'Indien est rebelle au progrès; ne lui parlez pas de machines, d'outillage perfectionné. Il a sa petite routine dont il ne veut pas sortir.

Aussi, quelle différence dans le rendement des cultures indienne et américaine! Un hectare de terrain qui produit en Amérique 560 à 570 kilogrammes de coton, n'en rapporte, aux Indes, que 80 à 90 kilogrammes.

Le coton d'Orient est d'ailleurs inférieur à celui d'Amérique; il appartient à la classe désignée sous le nom de *courtes-soies*.

La Chine aussi fournit un contingent de coton, de couleur jaunâtre, appelé *nankin*. Mais l'élevage du ver à soie fait à la culture du cotonnier une redoutable concurrence, chez les fils du Ciel.

Et l'Egypte, la vieille Egypte qui ensevelissait ses morts dans des bandelettes de coton, ne croyez pas qu'elle ait abandonné la culture qui faisait autrefois un des éléments de sa richesse. Elle s'est adonnée, dans ces derniers temps, à une variété spéciale de coton courtes-soies, que l'on a baptisé du nom de coton *jumel*, c'est, dit-on, celui d'un Français qui, le premier, en aurait développé l'espèce dans le pays.

Ce sont là les principales régions de production, celles où l'Europe s'approvisionne de préférence. Mais bien d'autres contrées cultivent le précieux arbre.

Faites le tour du monde; vous rencontrerez le cotonnier partout où la température est tiède. Vous le trouverez au Japon, en Asie-Mineure, en Tunisie, en Algérie, au Sénégal, à